

sume en chiffres et en dollars et cents. Elle constate que l'année dernière les sinistres maritimes sur les côtes du Canada se sont élevés à 321 navires perdus, d'un tonnage de 94,058 tonneaux, que la perte en dollars s'élève à \$2,685,683 et que 789 personnes y ont laissé leur vie; que les sinistres pour la navigation intérieure s'élèvent à 29 navires, soit 5469 tonnes. Perte \$158,480 et 24 personnes.

Ainsi, 813 vies ont été la proie des flots! un seul steamer l'*Atlantic* perdit 535 passagers, émigrants venant de l'Amérique à la terre d'Amérique ce que la mère-patrie leur refusait; elle leur fut hospitalière, elle leur ouvrit son sein dès l'arrivée.

Passons les enquêtes faites sur les naufrages, elles constatent la négligence ou l'imprudence des capitaines et leur imposent des peines tellement minimes, une suspension temporaire, par exemple, qu'on s'étonne que les sinistres ne soient pas plus fréquents.

Mais l'indulgence pour celui qui tue n'arrête point la générosité pour celui qui sauve. Le rapport du Ministre donne le nom des marins courageux qui ont risqué leur vie pour sauver celle de leurs semblables et la liste des récompenses qu'ils ont obtenues, soit une montre d'or, un télescope, une gratification de \$10, ou une simple lettre de remerciement écrite au nom du Gouvernement. Les télescopes sont rares, les montres d'or plus encore, les gratifications nombreuses, mais les lettres fort communes. La générosité officielle s'élève à \$1587.

Evidemment l'homme qui met en péril sa propre vie, n'a guère en vue la récompense que son acte de courage peut lui mériter, il est entraîné par un mobile plus noble; mais avouez que si une lettre de remerciement du Gouvernement canadien peut-être appréciée par un matelot étranger, quelque chose de plus substantiel le serait bien plus encore, et que si \$10 mis dans la main d'un homme, pour le payer d'un acte de dévouement, sont peu rémunérateurs, ils sont, par contre, singulièrement humiliants pour celui qu'il a sauvé. Que la vie d'un homme soit évaluée par le gouvernement canadien à \$10, cela n'est pas fait pour inspirer une haute estime de soi-même, et le dévouement est assez rare de nos jours pour qu'on l'encourage plus généreusement quand on le rencontre.

La seconde partie du rapport est consacrée aux pêcheries. Sans entrer dans le détail du nom et du nombre des poissons, embarillés, séchés ou fumés, il suffit de savoir que leur valeur pour 1873 a été de \$11,791,975.

Le rapport ajoute que les Américains ont pêché dans les eaux canadiennes pour une valeur de 7 à 8 millions de dollars; preuve énergique de la fertilité de nos eaux et de l'activité de nos voisins, ajoute avec une naïveté charmante l'auteur de ce rapport.

Les détails sur la reproduction artificielle du poisson, sur les divers établissements où cette reproduction s'opère, les espérances qu'elle donne pour le repeuplement des eaux, sont des plus intéressants.

Enfin le volume se termine par le récit de la croisière de la *Canadienne*, contenant des renseignements bien utiles sur les différentes populations maritimes qu'elle a visitées, depuis la Baie de Gaspé jusqu'au Labrador. Si la position des populations côtières s'améliore sur beaucoup de points, il est triste de lire que dans les comtés de Gaspé et de Bonaventure la situation reste la même, que le progrès se fait autour d'eux sans qu'ils soient entraînés dans sa marche. Espérons que la dénonciation énergique, faite par le capitaine de la *Canadienne*, de l'exploitation dont ils sont victimes, aura assez de retentissement pour y mettre fin.

Quand on ferme un livre, on aime à résumer ses impressions. Que nous a montré celui-ci? des efforts continus pour diminuer les dangers de la navigation, pour améliorer le sort des marins et soulager leur détresse, pour sauvegarder la vie des passagers; il nous a montré des tentatives heureuses d'augmenter la fertilité des eaux, et de la part des populations plus de respect pour les lois conservatrices de leur richesse. En un mot, nous avons vu l'action du pouvoir exercée dans une direction bienfaisante. Il y a encore bien des côtés sombres, mais là où l'on sent la vie, on sent aussi l'ambition du mieux et de la contemplation du bien déjà opéré, l'on conclut à l'accomplissement prochain de ce qui reste à faire.

DEUX MILLE DEUX CENTES LIEUES EN CHEMIN DE FER

Il y a des choses qui ne s'écrivent pas; on les raconte parfois dans des heures de fièvre, lorsque les souvenirs arrivent en mugissant et se font cours eux-mêmes, lorsque la pensée est frappée tout-à-coup d'un retour impétueux vers le torrent des choses où elle était restée d'abord comme engloutie, éperdue; alors, si c'est la douleur qui a été longtemps comprimée, l'âme jette quelques cris terribles, des flots furieux s'échappent, l'artème jaillit et déborde, et peut-être peut-on ensuite remonter avec plus de liberté et de force le cours de tout ce qu'on a souffert; mais retourner, moi, encore tout brisé, tout endolori, la plume à la main, pour le raconter à des lecteurs qui ne s'en doutent même pas, vers ce rêve fougueux où pendant six semaines j'ai passé par tous les chagrins, tous les déchirements, toutes les angoisses, c'est trop me demander, c'est trop at-

tendre de moi! Vous voulez que sur toutes les plaies vives je passe lentement le couteau et que je détache une à une chaque fibre saignante pour la montrer à des regards surpris! Vous voulez que je fouille parmi tant d'odieux souvenirs dont chacun est une blessure, eh bien! soit, je vais vous le raconter, cet atroce et funeste voyage; de même que je l'ai fait pour accomplir une promesse, de même je vais le redire parce que vous l'avez espéré de moi. Maintenant, taillez et prenez; voici mon cœur, voici mon sang, ce sang qui est tombé goutte à goutte sur la longue et interminable route qui traverse tout un continent; je vais en suivre la trace mêlée de tant de larmes... Oh! mes amis, ce n'est pas une chronique que je puis vous offrir; mon esprit ne se prête plus, hélas! à ces fantaisies badines, et mon imagination a perdu le souffle de ses inspirations joyeuses. Et où trouverais-je, du reste, à rire une seule heure dans le récit d'un voyage rempli d'inquiétudes mortelles, d'humiliations, d'abaissements sinistres et parfois de pressentiments où l'image de la mort revenait sans cesse comme pour m'avertir que je n'en verrais pas le terme?

Pourquoi avais-je quitté mon pays, ma famille, mes nombreux amis, tant d'affections qui m'entouraient et qui m'étaient nécessaires? Pourquoi avais-je rompu tous les liens qui, en me rattachant à une existence désolée, en faisaient encore la consolation et la ranimation par quelques lucres passagères? Pourquoi partais-je sans raison, sans objet déterminé, pour suivre une destinée incertaine après tant d'épreuves, après l'expérience renouvelée de la folie des escapades et des duperies de l'inconnu? Hélas! je ne sais, et, le saurais-je, comment pourrais-je le dire? Il y a dans la vie des heures fatales, et l'homme obéit bien plus à leur impulsion fouguese qu'à tous les conseils de la raison. Je partais... il fallait que je parte! fût-ce pour toujours, fût-ce à n'importe quel prix. Un besoin formidable d'échapper à tous les souvenirs poursuivait et dominait mon esprit; c'était moi-même surtout qu'il me fallait fuir, obliant que l'homme change en vain de ciel, que son âme lui reste, et qu'on ne peut se perdre soi-même, verrait-on le monde bouleversé prendre autour de soi toutes les formes et les aspects les plus brusquement divers. M'oublier dans un tourbillon sans cesse renouvelé, me sentir emporté à toute vapeur à travers des espaces inconnus, c'était là mon illusion, et, pour la saisir, j'étais prêt à tout délaïsser; je m'étais arraché aux embrassements de la femme qui m'avait tenu lieu de mère, et qui, à quatre-vingts ans, me disait un adieu, pour elle l'adieu suprême. Et quel déchirement lorsque je dus quitter ma sœur, ma sœur unique, qui, ne comprenant rien à un pareil départ, m'enlaçait sur son cœur et tâchait de me retenir par la force de la tendresse! Oui, j'abandonnais ces chères et sûres affections, les seules qui résistent aux orages de la vie comme aux assauts du temps, et, l'avouerai-je? ce n'était pas là le premier de mes regrets; le cœur est ainsi fait, hélas! dans son aveuglement; il ne se prend qu'à ce qui lui échappe le plus et n'a de regrets profonds et durables que pour ce qui le blesse davantage.

Mon idée fixe, idée irrésistible, plus forte que tous les liens, que tous les raisonnements, était donc de partir, d'aller aussi loin que possible, et je ne voyais rien de mieux pour cela que de traverser le continent. Je n'avais pas d'illusions sur ce qui m'attendait si loin; ce n'est pas à mon âge qu'on commence une vie d'aventures, qu'on peut espérer de se refaire une existence nouvelle où vienne se perdre le souvenir de ce qu'on a été; l'inconnu ne sourit pas à ceux qui ont épuisé la vie sous toutes ses faces et pour qui toutes les déceptions imaginables n'ont plus rien d'inattendu; mais je n'avais pas calculé les mécomptes, les déboires qui m'attendaient au passage; et, les eussé-je calculés, je serais parti de même; j'en étais arrivé à ce point où l'on ne raisonne absolument plus, où la fatalité, en quelque sorte impatiente et pressée, devient irrésistible. Où ai-je pris la force d'aller jusqu'au bout, comment ai-je pu poursuivre une idée pareille, lorsque tout m'en détournait, lorsque, sur le chemin même, le regret et le désenchantement, fondant avec violence sur mon âme, me criaient de retourner, de revenir à la patrie qui m'offrait de légitimes espérances et une carrière désormais assurée, c'est ce que je ne puis ni comprendre ni expliquer. La force n'était pas en moi, puisque j'ai eu toutes les défaillances, elle était dans une situation bien supérieure à ma volonté; je n'ai pas suivi ma route. J'ai été entraîné, bousculé, poussé, et chaque fois que j'ai voulu mettre un arrêt, chaque fois j'ai été emporté, comme si la conduite de ma vie ne m'appartenait plus; vous allez en juger aisément.

Parti une première fois, je me suis rendu à Toronto, et le lendemain je revenais à Montréal. Un accablement tel, un désespoir si grand s'étaient emparés de moi, que je n'avais plus voulu continuer. Mais à peine étais-je à Montréal, que je prenais la résolution, inébranlable cette fois, d'aller tout d'un trait jusqu'à San Francisco, et, en effet, le lendemain matin, je repartais. Oh! mes amis, vous qui avez mené une vie à peu près toujours égale, vous ne connaissez pas ces terribles périodes du sacrifice, vous ne connaissez pas les va-et-vient déchirants de l'âme, les féroces exigences d'une condition qu'on s'est faite soi-même, et les ballottements douloureux d'un cœur laissé dans le vide.

Ce voyage inutile à Toronto m'avait coûté quarante dollars et je n'en avais que trois cents en tout et partout pour me rendre à San Francisco, et là attendre la destinée. Je repartis donc avec deux cent soixante dollars, le voyage, au bas mot, tous frais compris, devait m'en coûter cent quatre-vingt. Mais, que m'importait, à moi, la valeur de ces chiffres? Je songeais bien à cela! Tout en moi était brisé; je cherchais un coin de terre inconnu, lointain, où jeter mon reste de vie; depuis près d'un mois, je n'avais pu trouver deux nuits de sommeil; une maladie obsessionnelle, déclarée par les médecins fatale, me poursuivait de ses ombres lugubres; deux fois le suicide m'était apparu avec tout son cortège de séductions infernales; oui, deux fois, je m'étais laissé aller avec ravissement à cet attrait du repos éternel qui serait une tentation irrésistible si le néant n'était pas un outrage à l'intelligence et au cœur de l'homme; je n'aimais plus rien, je ne désirais plus rien et je ne cherchais plus rien, si ce n'est de m'effacer, laissant à la mort de faire son œuvre quand bon lui semblerait.—Eh! bien, maintenant que je suis revenu, que j'ai accompli un voyage presque impossible d'exécution, je rends grâce au ciel de m'avoir mené jusqu'au bord fatal où l'homme perd à peu près la conscience de son être et se laisse entraîner à tous les courants qui passent devant lui; j'ai mesuré la plus grande profondeur de l'abaissement, et j'ai connu la limite extrême de la désespérance; maintenant, je sais de quels abîmes un homme peut remonter, et ce qu'il y a encore de ressources jusque dans l'écroulement de ce qui seul semblait retenu à la vie.

Avez-vous remarqué ces arbres flétris, desséchés, entr'ouverts, qui n'ont pas un frisson sous l'effort du vent qui les fouette, pas une plainte sous l'orage? Leurs rameaux craquent, leur tête secouée rend dans l'air un bruit rapide, mais ce bruit

est inerte, ce son est comme celui d'ossements qu'on agite dans leur bière. Qui peut maintenir ces arbres debout? Quelle sève reste-t-il à leur tronc décharné? où est la vie dans ce cadavre dressé contre la nue? Regardez bien; à l'extrémité de quelque branche aride, se dégageant à peine d'un linéaire de dépouilles, un petit groupe de feuilles tremble encore au baiser de la brise et boit avidement les quelques gouttes de rosée que le ciel lui verse dans son oubli miséricordieux. Ces quelques feuilles, c'est la vie entière de cet arbre, et par elles il renaitra; il avait tout perdu, sa force, sa beauté, et sa fraîcheur dont s'enivraient les oiseaux gazouillants, il délaïait l'orage et l'appela à épuiser sur lui ses efforts inutiles; le bruissement de son riche et abondant feuillage était un rire au destin, et voilà que soudain tout l'a abandonné et qu'il s'est trouvé seul encore vivant, mais sans aucune des joies, sans aucun des charmes de la vie.

La vie! la vie! elle est souvent au fond des abîmes; elle est dans la feuille solitaire sur sa branche inanimée; elle est dans la goutte de rosée qui la rafraîchit, elle est encore dans la larme silencieuse qui s'échappe du cœur et c'est par elle que le cœur renait.

Quelle étrange destinée! Je fais onze cents lieues de chemin de fer, avec l'idée que jamais peut-être je ne reviendrais, et, rendu au terme de ce long et accablant voyage, malade, affaibli de corps et d'esprit, à peine avais-je pris quelques jours de repos, que je préparais déjà mes malles pour le retour! Je n'ose dire que j'ai fait un voyage; j'ai été emporté dans un ouragan, et le même ouragan m'a ramené. Seulement l'allure n'était plus la même; je vais tout pour dire cela.

Je partis seul. Or, pour partir seul, dans l'état physique et moral où je me trouvais, c'était déjà un acte de désespoir ou de résolution inflexible. J'ignorais ce que c'était que ce voyage, et je me flattais d'en adoucir la fatigue et l'ennui par le spectacle d'une nouveauté sans cesse renaissante, par la majesté des sites dont on m'avait dit tant de merveilles, par la fascination d'un inconnu qui, à chaque instant, changerait d'aspect. Tous mes amis m'avaient entretenu dans cette illusion; ils y croyaient eux-mêmes... Ah! malheureux! le trajet du Grand Pacifique Américain est tout ce qu'il y a de plus monotone, de plus misérable et de plus ingrat. J'ai traversé cinq cents lieues de désert, de plaines sans horizons, d'une étendue muette et inanimée. Ce n'est qu'arrivé sur les hauteurs de la Sierra Nevada, entre l'Utah et la Californie, que cette grande nature tant promise, tant attendue, s'est révélée enfin. Oui, c'est beau, certes, ce passage à huit mille pieds au-dessus de la mer, sur le bord de précipices effrayants, lorsqu'on est entouré de pics couverts de neiges éternelles et que, sous le regard, s'ouvrent subitement des abîmes qui ont quinze cents pieds de profondeur; mais je n'aurais pas donné pour tout cela le petit côté de la Malbaie, ce paradis de notre pays, cette oasis oubliée parmi les rudesses grandioses et choquantes du Canada; je n'aurais pas donné six lieues des rives du St. Laurent pour toutes les splendeurs terrifiantes qui se dévoilaient pour la première fois sous mes yeux.

Oh! quand je me rappelle tout cela!... Pendant un mois j'ai été comme un captif tenu au silence; je n'ai pas eu un ami, pas même un compagnon, pas la plus légère sympathie, alors même qu'une sympathie quelconque eût été pour moi un trésor inestimable.

Mais il faut pourtant bien que je commence ce récit. Allons, passez devant moi, déserts implacables qui, pendant de si longs jours et de si longues nuits surtout, m'avez accablé de votre infini muet; pas-chez, plaines arides que la pensée elle-même ne parvient pas à peupler et où le regard, fatigué de chercher une vie toujours absente, retombe appesanti sans pouvoir cependant trouver le sommeil; déroulez-vous de nouveau, horizons sans cesse fuyants; mes souvenirs du moins pourront peut-être vous rassembler, et, dans le cercle douloureux qu'ils m'ont laissé, je vais tâcher de tout retenir, de rappeler une à une ces impressions toujours pénibles dont pas une ne m'a donné une heure de répit, pas même un retour consolant et une espérance furtive.

Après deux jours de chemin de fer, coupés par un intervalle de douze heures passées à Détroit, j'arrivais à Chicago. Ces douze heures d'intervalle étaient une moitié de dimanche; je vous prie de remarquer ce commencement. Arriver seul, lorsqu'on cherche des distractions à tout prix, dans une ville américaine le dimanche, c'est déjà poignant. On erre comme une bête échappée de sa cage, qui a perdu le sentiment de la liberté; les heures sont interminables, on va, on vient cent fois par les mêmes chemins; tous les visages vous émettent indifférents semblent les mêmes, on voit des choses nouvelles qu'on croit avoir vues toute sa vie, on passe et l'on repasse jusqu'à ce qu'on soit épuisé bien plus par la monotonie et l'ennui que par la fatigue du corps; on ne trouve rien d'intéressant et l'on s'étonne de ne pas être environné d'ombres qui ressemblent à soi-même; on se demande ce que tout ce monde qui glisse à vos côtés dans tous les sens peut faire dans un endroit pareil; plus la foule est grande, plus on sent le vide; tant de visages absolument inconnus, absolument indifférents ont l'air de grimacer à votre abandon; et puis, on n'a ni l'envie ni le goût d'adresser la parole à qui que ce soit; ce qu'on veut, c'est un large épanchement de son âme, et pour cela il faut des oreilles heureuses de vous entendre. On cherche tous les moyens de tuer le temps, cet ennemi que rien n'atteint et dont tous les coups portent; on se dirige partout où l'on croit voir quelque agitation, entendre quelque bruit, et l'on revient toujours également déçu, assuré davantage que le tonbeau qui est au fond du cœur est assez grand pour ensevelir tous les bruits du dehors; on a comme un désespoir muet, un silence farouche; le regard ne reçoit plus l'image d'aucun des objets qui l'entourent, et l'on se meut ou l'on se repose, inconscient, oublieux de toute condition physique; c'est la pensée qui travaille sans cesse, la pensée qui n'est pas avec soi où l'on se trouve, mais bien loin avec tout ce qui a disparu de ce qu'on aime et qui fait revivre d'une vie bien plus intense que la réalité ce qui semble à jamais mort pour soi. Oh! le souvenir! c'est bien autre chose que la jouissance. C'est à lui qu'on reconnaît la valeur des choses perdues; il grandit, il redouble de vie et de vigueur en raison même de ce qu'on le prive de ses aliments et de ce qu'on l'arrache à tout ce qui semblait seul devoir l'entretenir.

Ainsi, pendant douze mortelles heures je promenai mon absence dans les rues de Détroit, pour moi muettes, désolées, et cependant peut-être pleines de vie et d'animation, si j'en juge par l'image qui m'en reste aujourd'hui. Le chemin que je fis, je l'ignore; je marchai tout le temps, à part quelques minutes données aux repas, et, lorsque le soir je pris le train de Chicago, j'étais tellement fatigué sans le savoir que je tombai comme un poids inerte sur mon lit et ne m'éveillai que le lendemain matin en vue de la grande métropole de l'Ouest, lorsque déjà le bruit de vingt convois arrivant en tous sens et le carillon des